MÉLANGES ASIATIQUES

TIRÉS DU

BULLETIN HISTORICO-PHILOLOGIQUE

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES

DE

ST.-PÉTERSBOURG.

Tome I.

2me LIVRAISON.

Avec une planche lithographiée.

(Prix: 40 Cop. arg. — 14 Ngr.)

St.-Pétersbourg,
de l'Imprimerie de l'Académie Impériale des Sciences.
1850.

Se vend chez M. *Eggers* et *Comp.*, libraires, Commissionnaires de l'Académie, Perspective de Nevsky, et à Leipzic, chez M. *Léopold Voss.*

Aperçu général du Voyage de M. BROSSET dans la Transcaucasie [1]). (Lu le 9 février 1849.)

Le compte-rendu détaillé de mon voyage, aujourd'hui entièrement terminé, se compose de douze Rapports, embrassant la série complète de mes travaux.

1) Petites courses aux environs de Tiflis, à Biéloï-Klioutch, à Cojor; à Mtzkhétha, à Chio-Mghwimé; visite complète du district de Thélaw [2]). Il y sera joint un Extrait raisonné des divers travaux historiques sur les Thouches, mentionnés au Bullet. Hist. Philol. t. VI, N. 22, ainsi que la petite grammaire du prêtre Iof Tziscarof.

2) Seconde course à Mtzkhétha, à Chio-Mghwimé; au S. du Kour, entre Dzégwi, Lawra et Saskhor; visite complète du district d'Akhal-Tzikhé, au N. et au S., excepté le voisinage des lacs. [3])

3) Etudes sur la Bibliothèque et sur les Antiquités d'Edchmiadzin et d'Ani. [4])

4) Etudes sur les chartes géorgiennes. [5])

---

1) Cet Aperçu n'est autre chose qu'un extrait du Rapport présenté à l'Académie, dans sa séance du 9 février 1849. V. Bullet. Histor. Philol. t. VI, p. 158.

2) Un abrégé de ce Rapport se trouve dans le Bullet. Hist. Philol. t. IV, No. 24.

3) V. l'abrégé de ce Rapport, Bullet. Hist. Phil. t. V, No. 1, 2.

4) Sous presse, avec la relation d'une Excursion à Ani, en 1848, par M. Khanykof, dont il se trouve un Extrait *ibid.* t. VI, No. 13.

5) Imprimé en abrégé, *ibid.* t. V, No. 15 — 18.

5) Monuments religieux de Tiflis: églises géorgiennes, arméniennes et mosquées.

6) Excursion dans le district de Gori et dans les montagnes, depuis Aténi jusqu'à Krtzkhilwan, Largwis et Tsilcan [6]). On y joindra le voyage de M. Dimitri Méghwinethkhouzésis-Chwili, imprimé dans le Bull. Hist. Phil. t. VI, N. 11, 12, 14.

7) Voyage dans la Mingrélie proprement dite, ou l'Odich. [7])

8) Voyage dans le Samourzakhan et l'Aphkhazie, jusqu'à Bidchwinta.

9) 10) Antiquités du Letchkhoum et du Souaneth mingrélien.

11) Kouthaïs et ses environs; Gélath, Motsamétha.

12) District de Radcha et retour, par les cantons de Satchkhéré et de Swer.

Par cette simple énumération on voit que je n'ai visité ni les districts de Signakh et d'Alexandropol, ni l'extrémité du canton d'Akal-Kalak, ni ceux de Tiflis et de Bordchalo, ni la partie du gouvernement de Tiflis située à la droite de l'Arawgi, le long de la route militaire, ni enfin la partie du gouvernement de Kouthaïs située à la droite de la Qwirila, et au-de là du Rion, ni le Gouria.

Faute de temps pour satisfaire à de si vastes explorations, j'ai choisi celles des contrées géorgiennes que j'ai crues tout à la fois et plus riches en vieilles antiquités, et moins abordables aux voyageurs ordinaires, de qui elles tentent peu la curiosité.

§ 1er.

Chronologie ancienne des rois et des grandes familles géorgiennes, d'après les monuments.

Si l'antiquité de la nation géorgienne n'est pas contestée si deux faits, limitant nos connaissances à cet égard, l'expédition des Argonautes en Colchide et celle des Romains dans l'Ibérie proprement dite, aux environs de l'ère chrétienne, si

---

6) Imprimé en entier, *ibid.* t. VI, No. 4 — 10.

7) Sous presse, ainsi que le Rapport suivant; ces deux, et le No. 3 formeront une première Livraison.

ces deux faits sont hors de doute, il n'en est pas de même des Annales de la Géorgie.

Naturellement, pour les temps antérieurs à l'ère chrétienne, on ne peut espérer de prouver par des monuments les récits des historiens; mais les synchronismes y suppléent et sont relativement assez nombreux, quoique numériquement rares, pour inspirer la plus grande confiance. Car deux séries parallèles étant données, l'une complète, l'autre interrompue, si plusieurs points connus de la seconde répondent parfaitement à ceux de la première, on peut hardiment conclure au parallélisme des points inconnus. C'est ce qui résulte, pour l'époque la plus ancienne, de la confrontation des Annales géorgiennes avec celles de l'Arménie, de la Grèce et de Rome. A partir de l'introduction du christianisme dans le Caucase, il ne reste déjà plus d'incertitude, mais les monuments ne paraissent pas encore.

Le plus ancien monument connu, sur le territoire géorgien, est la grande église de Bidchwinta. Quoiqu'elle ne porte point d'inscription contemporaine de sa construction, elle est pourtant assez clairement désignée dans Procope, pour qu'on ne puisse douter qu'elle ne soit une fondation de Justinien 1^er^. Sa masse et la solidité peu élégante de sa structure l'ont préservée des injures du temps. Les auteurs géorgiens, qui en parlent peu avant le XV^e^ siècle, mentionnent, il est vrai, bien d'autres églises construites dés le IV^e^ et le V^e^ siècle de notre ère, comme celles d'Eroucheth, de Tsqaros-Thaw, de Tsilcan, de Manglis et de Nikoz; mais on ne pourrait prouver et il n'est pas vraisemblable qu'aucnn de ces édifices, dans son état actuel, ait conservé sa forme primitive. Sans quoi il faudrait admettre aussi que celles d'Atsqour, de Mtzkhétha, tant de fois détruites, remontent, l'une au premier, l'autre au IV^e^ siècle de notre ère. D'ailleurs, l'archéologie n'admet que des preuves palpables ou du moins des inductions fondées.

Les antiquités trouvées à Bidchwinta, telles que documents et images, ne remontent pas au-de là du XV^e^ siècle: ce sont les premiers temps de l'indépendance des Charwachidzé.

Parmi les églises de l'Aphkhazie, c'est à Soouk-Sou que l'on trouve le témoignage le plus ancien: l'apparition d'une comète,

dans la Semaine-Sainte de l'an 1066 de notre ère, y est rapportée dans une inscription peinte, si détaillée tout à la fois et si exacte, qu'elle doit être contemporaine du fait, et assigne à cet édifice une antiquité d'au moins huit siècles, tandisque la concordance des dates et des noms propres avec le récit des Annales prouve d'une manière incontestable la véracité de ces dernières: le fait astronomique, lui-même, a été vérifié par M. le Professeur Savitch.

La démonstration de cette véracité ne ressort pas avec moins d'évidence de l'énumération des grandes ruines qui couvrent l'Aphkhazie. Car nul ne pourra contester qu'il n'y eût l'étoffe d'un état considérable dans une contrée où s'élèvent les églises patriarcale et épiscopales de Bidchwinta, de Bédia, de Dranda; la magnifique basilique de Mokwi, toute pavée en marbre blanc le plus pur, et les églises moins grandes de Gagra, de Soouk-Sou, d'Anacophi, à l'embouchure de la Psirsta, celles d'Okoum, de Bombori, celle à 30 verstes de ce dernier poste, au milieu des bois, et tant d'autres, signalées par les voyageurs. Il y avait, au VIII^e^ siècle et dans les deux suivants, beaucoup de chrétiens, une population très nombreuse, puisque ses besoins spirituels exigeaient tant d'édifices pieux, une hiérarchie ecclésiastique si développée. Léon III, roi d'Aphkhazie, était un puissant monarque, puisqu'il a construit ici Mokwi, et Coumourdo à la limite du district actuel d'Akhal-Tzikhé.

Léon III, suivant le calcul des chronologistes, mourut en 957; la construction de Mokwi lui est attribuée, comme je l'ai dit, par l'histoire écrite; sa sépulture devait s'y trouver, et sans doute son nom se lire sur le porche aujourd'hui écroulé. Veuillez considérer le plan de cette Basilique, toute construite en pierre très dure, où la brique n'est employée que dans les arceaux des voutes; un tel édifice accuse une opulence, un goût, qui ne peuvent exister que chez un monarque riche; une prospérité inconciliable avec la misère et l'état actuel de dépopulation de ces contrées.

C'est vraisemblablement du même prince que provient une croix conservée au couvent de Khophi, en Mingrélie, où se

lisent à la fois, et le nom de Léon, roi des Aphkhaz, et celui de David, fils de Rousoudan, roi d'Iméreth au XIII^e^ siècle.

D'autre part, les douze inscriptions de la splendide ruine de Coumourdo attestent que cette église fut achevée en l'an 964, un samedi du moi de mai, premier jour de la lune, sous le roi Léon, sous l'éristhaw Zwiad, sous l'évêque Ioané; que le porche en fut bâti, environ cent ans plus tard, sous le roi Bagrat IV et sa mère, la pieuse reine Mariam. La principauté, si faible aujourd'hui, d'Aphkhazie, était donc, dans la seconde moitié du X^e^ siècle, un état vaste et riche, s'étendant, conformèment à l'histoire, de Gagra au moins jusqu'à Coumourdo; sous Bagrat IV, il allait plus loin encore, puisqu'une inscription de l'église de Tsqaros-Thaw, recueillie par M. Khanykof, contient le nom de ce souverain, et que Masoudi place la source du Mtcouar au pays des Aphkhaz. Cependant, la date si précise de Coumourdo nous aide à introduire dans le texte un peu vague des Annales une correction nécessaire, qui ressort des chiffres ci-dessus allégués.

Avec les monuments de cette région nous pouvons encore remonter plus haut dans l'histoire. Les Annales parlent d'un roi Bagratide, Soumbat, le seul de ce nom, qui régna une trentaine d'années avant, et en même temps que Léon III. Ce faible souverain du Tao, le sandjakh actuel de Taviosker, sur le Tchorokh moyen, est mentionné par Constantin-Porphyrogénète et par l'auteur musulman Masoudi, postérieur à son époque seulement de 150 ans. Son existence au X^e^ siècle se trouve donc démontrée par des témoignages extérieurs; mais en outre, une inscription relevée à Dolüch-Qana par M. Abich, parle de ce monarque: tant de témoignages ne laissent donc aucun doute à la critique la plus exigeante.

Mais relativement à Soumbat nous possédons une pièce encore plus authentique, s'il est possible. Au couvent de Djroudch, en Iméreth, se conserve un vieil Evangile, tout entier en lettres capitales ecclésiastiques, sur parchemin, qui a été écrit en 936 et achevé de peindre en 940 de J.-C., au couvent de Chatber, sous le règne de Soumbat. De cette indication ressort: 1°. L'existence du roi Soumbat, dans les années fournies par l'histoire. 2°. L'antiquité de la version géor-

gienne des Evangiles, qui doit être admise pour une époque antérieure, au moins de 50 ans, à S. Ewthym, et de plus d'un siècle à Giorgi Mthatsmidel; d'ailleurs on sait déjà, qu'au V^e^ siècle, le roi Gourgaslan faisait usage d'un Evangile manuscrit, en géorgien apparemment, puisque 50 ans après sa mort le catholicos de Géorgie faisait cadeau à S. Chio d'un Evangile relié par ses soins. Un fait qui n'était que très probable obtient donc les honneurs de la démonstration; car 3°. c'est ici le manuscrit géorgien *daté* le plus ancien qui soit connu.

Avant de quitter ces régions, rappelons encore et l'inscription d'une couronne d'ostensoire, aujourd'hui déposée à la cathédrale de l'Assomption, au Kremlin, contenant le nom de Narin-David, fils de la reine Rousoudan; et celle d'une croix, à l'église de S. Georges, d'Ilori, érigée par le même souverain; et le clocher de l'église de Bédia, construit ou restauré par son fils Costantiné, comme le prouve une inscription; et dans ces monuments nous trouvons les plus anciens témoignages relatifs aux premier et troisième rois des Aphkhaz postérieurs, c'est-à-dire de l'Iméreth, remontant au milieu et à la fin du XIII^e^ siècle, à l'époque du démembrement de la Géorgie qui s'opéra sous les Mongols. Je reviendrai sur ces faits, comparativement modernes.

Suivant moi, la Mtzkhétha de nos jours n'a plus rien de la Mtzkhétha de Mirian et des rois postérieurs; mais vis-à-vis de cette métropole, sur la gauche de l'Aragwi, s'élève un monument d'une antiquité peu contestable, du VII^e^ siècle de notre ère. Nous savons positivement, par les Annales géorgiennes, que le prince Démétré, fils du mthawar ou dynaste Stéphanos 1^er^, construisit l'église de la Croix-Vénérable; que le dynaste Stéphanos II, fils d'Adarnasé, en compléta l'enceinte et les habitations du clergé, et que tous ces princes étaient plus ou moins sous la suzeraineté des Grecs. Or les inscriptions de ce monument, relevées par M. Khanykof, renferment les noms d'Adarnasé *hypate* ou consul, de Stéphanos, *patrice* du Karthli, de Démétré. S'il n'est pas démontré, ne paraîtra-t-il pas du moins très probable, que ces inscriptions sont contemporaines, et conséquemment que l'édifice a été con-

struit entre les années 600 et 663 de notre ère, limites chronologiques des deux Stéphanos, antiquité de douze à treize siècles. Par-là se trouvent démontrées d'une manière palpable et les assertions des Annales, et la qualification de patrice donnée au prince de la Géorgie, le second Stéphanos, dans la suscription d'une lettre du conquérant musulman Habib, qui, au VII^e^ siècle, envahissait ce pays. La simplicité de la construction, l'écrasement de la coupole, sont d'ailleurs des signes artistiques qui portent avec eux la date d'un âge très reculé.

Que les arts et les sciences, du moins théologiques, aient fleuri en Géorgie à une époque reculée, durant un intervalle que j'estime d'environ 300 ans, et qu'alors le peuple géorgien se soit élevé à un degré remarquable de prospérité, entre le milieu du X^e^ et celui du XIII^e^ siècle, c'est ce que font déjà pressentir les remarques précédentes, relatives au règne de Léon III, ce qu'affirment les historiens géorgiens, ce que l'on ne croit guère en Europe, faute de textes et de preuves. Consultons donc les monuments.

Aussitôt que Basile II fut monté sur le trône de Constantinople, il eut à lutter contre la révolte soulevée en Asie par Sclérus. L'impératrice Théophano, sa mère, ne sachant comment faire face à ce redoutable ennemi, réclama le secours du couropalate Géorgien David, dynaste alors très puissant, qui possédait les contrées aux sources du Tchorokh, du Kour et de l'Araxe, c'est-à-dire le Tao et le Basian. Celui-ci fournit 12000 hommes de bonnes troupes, commandées par le général Thornic, alors moine au mont Athos, qui battit Sclérus en plusieurs rencontres, pilla son camp, et, du produit du butin, bâtit la laure Ibérienne. Les faits sont attestés par l'histoire byzantine, par la Vie de S. Ewthym, Géorgien, par un vieux manuscrit grec de la bibliothèque Patriarcale de Moscou.

Or le souvenir de cette glorieuse expédition, accomplie en 976 de J. C., est conservé en toutes lettres dans l'inscription d'une petite chapelle, que je crois funéraire, à Zarzma, canton de Koblian, dans le district d'Akhal-Tzikhé : cette chapelle a été élevée par un des membres de l'expédition contre Sclérus. La date y manque malheureusement, parce que la pierre angulaire de l'édifice a été enlevée; mais le commencement en

renferme des détails si précis qu'on ne peut y refuser pleine et entière confiance. Toutefois la chapelle en question doit être postérieure à la grande église épiscopale qui se voit là, et dont le clocher porte la date de l'an 1045.

Nous touchons maintenant à deux règnes à jamais mémorables, ceux de Bagrat III et de Bagrat IV. La nation aphkhaze, mieux constituée, mieux disciplinée, a pris le dessus sur les Karthles; la famille de ses monarques s'est fondue par des mariages avec celle des Bagratides, évincée du Karthli central par les musulmans: les deux couronnes, d'Aphkhazie et de Karthli, sont désormais réunies sur une seule tête. Bagrat III signale son règne par la construction de la cathédrale de Kouthathis; il y inscrit son nom et celui de sa mère Gourandoukht, et la date, l'an 1003 de J. C., en chiffres arabes, alors inconnus à l'Europe, à-peine usités dans le reste de l'Asie. Par ses grandes proportions, par la beauté des matériaux et de l'architecture, cet édifice laisse bien loin derrière lui et Bidchwinta, et tous les autres monuments du culte, en Géorgie. Si les Turks ne l'eussent détruit à coups de canon, en 1690, il attesterait encore, autrement que par la splendeur de ses ruines, le haut degré de puissance et le progrès des arts auquel la Géorgie avait atteint, au commencement du XI^e^ siècle. Les Géorgiens en attribuent, il est vrai, la fondation à Bagrat IV, mais les inscriptions ne laissent pas de doute à cet égard.

Il est vraisemblable que ce prince a fait construire encore d'autres monuments: Bédia, dont j'ai parlé précédemment, date aussi de son règne, suivant l'histoire, il y fut même enterré, mais nous n'en avons pas la preuve. Martwil ou Dchqon-Did porte une inscription de l'an 996, où l'érection de cette église lui est attribuée: pourtant, s'il fallait en croire une tradition, reposant sur une inscription grecque, du sanctuaire, le véritable fondateur serait Constantin-le-Grand. Je ne puis admettre cette opinion.

Quant à Bagrat IV, petit-fils et second successeur du précédent, qui pourra nombrer les traces de sa magnificence, subsistant encore sur le sol géorgien? Le progrès de sa puissance est indiqué, et chacun des titres honorifiques dont il fut

décoré par les empereurs mentionné sur les églises, sur les ustensiles et vases sacrés provenant de ses dons.

Sous Bagrat IV et la reine Mariam, sa mère, la Géorgie voit s'élever la grande église d'Até ni, et probablement le couvent de Wéré, sis au voisinage; les églises épiscopales de Zarzma, de Nicortsminda et de Catzkh; celle de Zéda-Thmogwi et le porche occidental de Coumourdo. Partout des inscriptions longues et intéressantes lui donnent les noms de séwastos; de roi des rois; de roi des Aphkhaz, des Karthles, des Raniens et des Cakhes; de couropalate de tout l'orient. Lui, encore, il faisait construire à Jérusalem, par l'abbé Prokhoré, le beau couvent de la Croix, qui subsiste encore, et, quoiqu'il ait passé dans les mains des Grecs, ne cesse d'avoir, en Mingrélie et en Géorgie, de riches dépendances. La reine Mariam, ainsi que sa bru, la fille de Romain-Argyre, figurent encore sur une curieuse image de Chémokmed, dans le Gouria, en même temps que le célèbre écrivain ecclésiastique Pétritsi, inscription que m'a communiquée le prince Michel Barataïef. Enfin le titre de nobilissime, que portait le roi Bagrat IV, en géorgien *noélisimos*, mot qui a embarrassé tant de personnes, se retrouve dans une des inscriptions de Nicortsminda, sur un croix en vermeil, à Motsamétha, en Iméreth, et dans un manuscrit d'Alawerd dont je parlerai plusieurs fois.

Le long règne de Bagrat, entre 1028 et 1072 de J. C., 44 ans, est marqué par un développement littéraire véritablement prodigieux. S. Ewthym et S. Giorgi Mthatsmidel, déjà nommés, s'occupent de traduire la Bible ou d'en réviser les anciennes traductions; d'immenses commentaires sur les livres saints sont aussi traduits du grec en géorgien, par une légion de fervents interprètes. Plusieurs manuscrits datant de ce règne se trouvent dans la bibliothèque de notre Musée asiatique, mais les plus curieux et les plus beaux connus sont à Gélath, près de Kouthaïs, et à Alawerd.

Bagrat IV, tout religieux qu'il fût, s'était pourtant permis d'outrager la femme d'un de ses puissants vassaux, Liparit, qui ne recula pas devant l'idée d'infliger de honteuses représailles à la mère du monarque. L'empereur grec intervint dans leurs démêlés, et, par suite, Liparit, outre d'immenses

propriétés en Iméreth, posséda en toute sécurité la moitié de la Géogie proprement dite. Pourtant Bagrat finit par l'évincer, le chassa de ses principales forteresses et le força à chercher, avec sa famille, un refuge à Constantinople, vers l'an 1050. Depuis lors l'histoire le perd de vue, lui et ses fils, pendant un certain nombre d'années. Or trois grands et beaux manuscrits sur parchemin, du couvent de Gélath, ont été copiés, soit à Manglis, en 1047 et 1048, soit à Atsqour, en 1053, par les ordres de ce Liparit. Du couvent de Catzkh, sépulture héréditaire de cette grande famille, ils furent portés à Gélath, au temps de David-le-Réparateur, sous lequel elle s'éteignit presque. Des notes longues et développées contiennent la généalogie des ascendants, père et aïeul de Liparit; le nom de sa femme, inconnu jusqu'à présent, celui de ses fils et petits-fils, et, pour compléter cette importante histoire, le manuscrit d'Alawerd, copié en 1059, ajoute encore un degré et beaucoup de détails à la filiation de ce redoutable feudataire du roi Bagrat. Muni de ces renseignements, authentiques s'il en fut, l'historien pourra maintenant éclaircir certains passages obscurs de Cédrénus et de Matthieu d'Edesse, contre lesquels s'était heurtée sans succès la critique si habile de M. S.-Martin.

Ce ne sera pas la seule des familles géorgiennes sur laquelle les monuments anciens nous fournissent des matériaux historiques nouveaux.

Je ne suis pas assez antiquaire pour fixer l'âge des monuments d'après les seuls caractères extérieurs, à défaut de preuves écrites; et d'ailleurs je suis convaincu que les caprices de l'art ne sont point renfermés dans des limites de temps absolues. Toutefois je pense que le genre d'architecture géorgien, aux coupoles élancées et délicatement ciselées, ainsi que les fenêtres, aux niches non plus triangulaires mais arrondies et enjolivées; je pense, dis-je, que les plus beaux échantillons de ce genre doivent avoir été produits entre les règnes de Bagrat IV et de Thamar.

David-le-Réparateur, second successeur de Bagrat, n'a laissé aucun édifice signé de son nom. Si on lui attribue généralement la construction de Gélath, c'est malheureusement sans autre preuve que les assertions de l'histoire. Cette église,

avec ses murailles nues, décorées seulement de fausses arcades, avec son choeur placé derrière l'autel, comme à Bidchwinta, à Nakalakew, est d'un style byzantin sévère. Pourtant on assure que la belle église de Cawthis-Khew, la plus haute expression du style riche, date également de son règne: c'est ce que je n'ose ni soutenir ni récuser. De David-le-Réparateur je n'ai trouvé qu'un monument, une croix, conservée au couvent de Khophi, où il est mentionné comme roi des Aphkhaz et des Karthles, des Raniens, des Cakhes et des Somèkhes ou Arméniens. Mais son fils Dimitri 1^er^ a laissé un des plus beaux souvenirs de la nation géorgienne, les portes de fer de Gandja, notre Elisavetpol, enlevées par lui en 1139, dont un seul battant décore aujourd'hui sa sépulture et celle de son père. Pour que ce rare trophée ne restât pas sans signification, il l'a expliqué par une inscription, tracée au repoussé sur des feuilles de fer enlevées à ces mêmes portes, et qui atteste que ce bel exploit s'est accompli dans la 13^e^ année de son règne, correspondant exactement à l'année chrétienne ci-dessus indiquée.

Le nom de Dimitri est encore perpétué par une plaque de marbre à inscription, attestant que la tour du couvent d'Oubé, vulgairement Oubisa, en Iméreth, destinée à un stylite, a été construite sous le roi des rois Dimitri, en l'année 1141 de J. C., 535 intercalaire de l'Hégyre.

Je crois, sans pouvoir le démontrer, que le plus grand développement en Géorgie du style d'architecture richement orné doit se rapporter aux environs du règne de Thamar; que les belles églises de Cojor, de Cawthis-Khew, de Samthawis, d'Icortha, celles, que je n'ai pas vues, d'Akhtala et de Manglis ..., doivent avoir été construites dans le beau siècle entre Giorgi, père de Thamar, et l'invasion mongole. En effet, ce luxe dans les arts doit être l'expression d'un luxe correspondant dans la vie intime et dans la société, et par conséquent l'effet d'une cause appréciable, de grandes victoires sur les ennemis du dehors, le fruit d'un butin opulent, comme celui qui fut recueilli par les Géorgiens, vainqueurs des Grecs de Trébisonde, des musulmans de Chamkor, des Persans, sur la longue route entre leur frontière et la ville de Romgouar.

Quoi qu'il en soit de cette supposition, il est remarquable que je n'aie trouvé le nom de Thamar que sur une seule église, la seconde, mais non la plus belle des trois qui se voient dans un ravin à quelques verstes de Cojor. Il est vrai que ce nom paraît encore dans une inscription très originale, déjà publiée, de Tzikhé-Darbaz ou Gégouth, non loin au S. de Kouthaïs; sur la magnifique image dite d'Antcha, fabriquée par les ordres de cette reine et par les soins de Béka, chef des adjudants, seigneur du Samtzkhé; il doit encore être inscrit sur une croix autrefois portée par cette princesse, et qui se conserve au couvent de Khophi, dans une boîte soigneusement fermée. Une personne digne de foi m'a également assuré que la citadelle d'Otzkhé, tout près d'Abas-Touman, a été restaurée par Thamar, et qu'une inscription l'atteste; mais je ne l'ai pas vue. N'est-il pas étonnant qu'une reine à qui l'on attribue toutes les belles choses dont on ignore l'origine n'ait pas laissé plus de traces de son règne glorieux?

Au règne de Thamar se rattachent la famille des Mkhargrdzels, qui, durant un siècle, dirigea seule les affaires de la Géorgie, et ne fut écrasée que par les Ilkhans, et celle des Orbélians que les Mkhargrdzels remplacèrent d'abord, avec qui ils partagèrent ensuite le pouvoir. La première de ces familles intéresse doublement la Russie, qui lui a permis de changer son nom en celui de Dolgorouki, ayant la même signification, et d'ailleurs quelques-uns de ses membres soutiennent honorablement dans le Caucase la gloire des armes russes. Sans doute l'histoire n'est pas muette à l'égard des Mkhargrdzels, mais elle ne donne que l'ensemble des faits et n'entre pas dans les minucieux détails que fournissent les centaines d'inscriptions recueillies à Ani, dans la zône de territoire s'étendant entre cette ville et les confins du Qarabagh, et dans les contrées formant les distances de Qazakh, de Chouragel et de Bordchalo, contrées que les deux branches principales de cette famille tenaient en fief des rois de Géorgie. Leurs noms, leurs alliances matrimoniales, leurs enfants et les unions contractées par eux, ainsi qu'une foule de particularités de leurs conquêtes, de leur administration, nous échapperaient sans le secours des nombreux monuments dont je viens de parler. Il en

serait de même pour les Orbélians de la troisième période, depuis le règne de Giorgi-Lacha; des Vatchoutank, serviteurs des Mkhargrdzels, des Khagbaciank, et surtout des rois de Baghk ou de Khatchen, sur lesquels on trouve à-peine quelques mots dans l'histoire, tandisque leur nom se retrouve à chaque pas dans les pays ci-dessus mentionnés. Ce n'est pas moi qui ai recueilli toutes ces inscriptions, j'en conviens; mais j'en ai fait usage, j'en ai extrait la substance, je les ai complétées par mes recherches, et j'en ai montré la liaison avec l'histoire de Géorgie pour la fin du XII^{e} siècle et pour le XIII^{e} tout entier, en sorte qu'il restera là peu d'obscurités.

De Rousoudan, fille de Thamar, on ne possède que peu d'inscriptions. Mais l'une d'entre elles, à Etzer, sur les confins du Souaneth-Libre, offre d'intéressantes particularités et paraît confirmer la tradition qui attribue à Thamar, ou du moins aux temps voisins de son époque, la diffusion du christianisme dans ces contrées sauvages. Dimitri II et ses successeurs sont encore nommés plus rarement; car la Géorgie gémissait alors sous le joug des Mongols et bientôt après, jusqu'en 1413, sous celui des Thathars de Timour. Mais la perte n'est pas si grande, parce que pour cette époque l'histoire est infiniment plus développée, plus accessible au contrôle des synchronismes.

Ce ne sont pas seulement les familles souveraines, et par conséquent les points culminants de l'histoire politique de la Géorgie, qui peuvent être montrés sous un nouveau jour au moyen des monuments de tout genre que j'ai recueillis; ce sont encore, ainsi que je l'ai fait pressentir, les individus et les grandes familles princières qui ont joué un rôle distingué.

Par exemple, à Coumourdo, l'éristhaw Zwia ou Zwiad; à Zarzma, un Soula et son fils, ainsi que deux Khartzadzé, membres d'une famille historiquement connue, sans compter ceux que l'histoire ne mentionne jamais, comme les fondateurs de Karzameth, de Ghaweth, de Tsounda, de Zémo-Wardzia et de la citadelle de Kherthwis, qui semblent pourtant s'être mis hors de ligne par leur opulence.

Ce qu'il y a de plus remarquable en ce genre, ce sont, si je ne me suis pas trompé, quelques-uns des ancêtres de la

famille des atabeks d'Akhal-Tzikhé, nommés dans les notes d'un Synaxaire, provenant du monastère d'Ali, dans l'Adchara ou dans le Chawcheth, que j'ai vu chez le blagotchinni Giorgi Gamrécélof, à Akhal-Tzikhé. Là se lisent fréquemment les noms de Botzo-Basili, de ses fils Chalwa, Iwané, Bechken; d'Iwané-Memna; de Chalwa, fils de Sargis et de Marikh; des princesses Gaïana, Khorachan et Sagdoukht: personnages dont plusieurs figurent, en acteurs principaux, sous le règne de Thamar et de ses successeurs, jusqu'au moment où commence avec certitude la série non-interrompue de la famille.

L'histoire monumentale des atabeks se continue, par une série d'inscriptions, sur l'image de Cawthis-Khew, sur un joli Evangile de Gélath, sur un Goulani ou recueil d'hymnes de Chémokmed et sur un Dzilis-Piri de Mtzkhétha, enfin sur les murailles des diverses chapelles de Safara, ainsi que de l'église de Walé.

Ce sont encore les curieuses images du couvent de Khophi, offertes ou embellies par les fondateurs de la première dynastie des Dadians: P. Ex. Wardan, vivant à la fin du XII[e] siècle; son fils Djouancher et sa femme Nathéla; leurs fils Wardan, Bédian et sa femme Khouachak, fille de Béga Souramel, éristhaw de Karthli; trois fils de Bédian: Erachahr, Iwané et Giorgi, le seul connu des trois, le premier des dadians indépendants, qui mourut en 1323; puis une Théonila, religieuse sous le nom d'Anastasia, et son fils Zwiad: presque tous personnages que l'histoire ne nomme pas.

Ce sont encore, le premier gouriel indépendant, Cakhaber Wardanis-Dzé et sa femme Anna, complètement inconnue jusqu'à ce jour, qui figurent dans l'inscription d'une image de Chémokmed, et beaucoup de membres de cette famille princière, qui ne se trouvent mentionnés que sur les images du Gouria, dont je dois la communication au prince Michel Barataïef.

Il y a enfin trois grandes familles dont les origines seraient fort obscures sans les inscriptions: je veux parler des éristhaws du Radcha, des Abachidzé et des éristhaws du Ksan.

Le premier personnage de la famille des éristhaws du Radcha, qui nous soit connu, est Cakhaber Cakhabéridzé, vivant

au temps de Thamar. Depuis lors, à de longs intervalles, leur nom reparaît en passant, sans qu'il soit possible de remonter plus haut que le XII^e^ siècle ni de former des séries, jusqu'au moment où la dignité d'éristhaw devint héréditaire, vers 1535. Une partie de ces lacunes sera comblée, en réunissant les indications incisées ou inscrites sur les murs et sur les images des églises de Nicortsmida, de Mghwimé et de Djroudch. La première, ainsi que je l'ai dit, est du XI^e^ siècle, les autres ne sont pas aussi bien connues, et les renseignements réunis jusqu'à ce jour seront les pierres d'attente de futures découvertes.

Quant aux Abachidzé, qui sont montés sur le trône d'Iméreth au commencement du XVIII^e^ siècle, leur résidence était plus au S., entre la Qwirila et ses affluents gauches. C'est à Djroudch aussi, et principalement à Oubé, leur sépulture, que sont nombreuses les inscriptions, modernes d'ailleurs, qui les concernent.

Pour les éristhaws du Ksan, cette puissante famille que l'on dit être venue en Géorgie dès le VI^e^ siècle, ce que nous savons de ses origines est peu de chose; mais l'église d'Icortha, qui paraît être de l'an 1172, à en juger par le style d'architecture et par une date géorgienne inscrite sur ses murs; le couvent de Largwis et ses nombreux manuscrits, ainsi que les chartes postérieures au XV^e^ siècle, augmenteront à cet égard nos connaissances, sans toutefois satisfaire complètement notre curiosité: car il faudra suivre une série très obscure de transformations, depuis les Wirchels et les Kwéniphnéwels jusqu'aux descendants des éristhaws subsistant encore de nos jours.

A partir du XV^e^ siècle, on ne trouve guère en Géorgie de grandes constructions nouvelles, mais plutôt des restaurations. Après les ravages des Mongols, après les fréquentes invasions des Turks et des Thathars, au milieu des guerres civiles suscitées par les velléités d'indépendance des grands vassaux de la couronne de Karthli, l'Iméreth, la Mingrélie, le Saathabago, qui aurait songé à bâtir des églises et des monastères? où l'incurie géorgienne aurait-elle puisé les ressources nécessaires pour de grands travaux d'art.

Alexandre, en montant sur le trône, fut obligé, pour relever

les ruines fumantes encore de la Géorgie, d'imposer chaque famille à 40 *blancs*, environ 15 kop. d'argent. Durant 28 ans de son règne, il préleva cet impôt, qui nous semble si modique, et ne le supprima qu'en 1440, comme lui-même nous l'apprend dans une de ses chartes. Je le demande, si cela était suffisant pour réparer toutes les ruines, quelle était donc alors la population de la Géorgie? Trois cent mille familles dans le Karthli, le Cakheth, l'Iméreth et la Mingrélie, auraient formé un million et demi d'habitants et produit un revenu annuel de 150,000 r. assign.; durant 28 ans, 4,200.000 r. assign. On sait, par les chartes, que l'église de Mtzkhétha fut la première restaurée; par une inscription, que celle de Rouis eut le même sort: sur le reste, on n'a aucune notice positive. Ourbnis fut réparée pour la dernière fois, ainsi que Mtzkhétha et Alawerd, au temps du roi Rostom. L'église de Tsalendjikha, en Mingrélie, semble avoir été non restaurée mais bâtie, à la fin du XIV^{e} siècle, sous Wamiq-Dadian; la chapelle de Khotew, dans le bas Radcha, est de l'an 1676; la grande église de Mdchadis-Djouar, de l'an 1668, fondation du catholicos Domenti II; celle de Baracon fut bâtie en 1753, par Rostom, éristhaw de Radcha: c'est là tout ce que j'ai trouvé, pour les temps modernes.

§ II.

Des inscriptions, en général.

Qant aux caractères dans lesquels sont tracées les inscriptions, ils sont de deux sortes, en relief ou en creux, ecclésiastiques ou vulgaires. Généralement le khoutzouri, i. e. ecclésiastique, domine jusqu'au XV^{e} siècle, et disparaît plus tard, bien qu'on le retrouve parfois: p. ex. dans le Cakheth; à Tsi narekh, fin du XVI^{e} siècle, sous le roi Simon 1er; à Mdchadis-Djouar, sous le roi Chah-Nawaz 1er, ou Wakhtang V.

Les lettres ecclésiastiques, en effet, se prêtent mieux, par leurs formes carrées et anguleuses, au travail du ciseau, que les rondeurs du caractère vulgaire. A l'égard de l'antiquité, lors même qu'on ne peut la fixer par des dates ou par des noms connus, les inscriptions en relief me paraissent avoir la

priorité. Deux de celles de ce genre, que nous connaissons, à Coumourdo et à Martwil, sont de la fin du X^e^ siècle: la première, de l'an 964; la seconde, de l'an 996. Si l'on pouvait tirer de-là une règle absolue, les trois autres, à Ourbnis, à Zémo-Nikoz et à Zakhor, devraient être également anciennes; mais ou les personnages ne sont pas suffisamment connus, ou les textes sont incomplets et illisibles, en sorte que l'archéogue ne peut se prononcer.

M. Dubois avait cru pouvoir poser une autre règle, et fixer l'antiquité relative des inscriptions incertaines, d'après le plus ou moins d'élégance des lettres: ce point de vue, si l'on veut s'y tenir rigoureusement, mènerait à de fausses conclusions. Car, p. ex. à Aténi, dont l'église ne peut être plus jeune que la seconde moitié du XI^e^ siècle, les caractères de la grande inscription ne sont rien moins qu'élégants, tandis qu'à Icortha, à Karzameth, à Zémo-Wardzia, ils sont remarquablement beaux. A Nicortsmida et à Tsakhan, ils se distinguent par une ornementation particulière, toutes les extrémités se terminant en fer de flèche; dans celle de Gégouth, la seule de ce genre, où je crois lire le nom de Thamar, chaque lettre est surchargée, pour ainsi dire, d'arabesques capricieuses et fort singulières. En général, tout ce qui est ancien se fait remarquer par la raideur, par la pureté du trait, par la régularité du dessin, où l'on aperçoit un heureux mélange de pleins et de déliés. A Chio-Mghwimé, quelques inscriptions sont à double trait; rien de plus lourd que les inscriptions de Zéda-Thmogwi. Cette simple énumération fait voir qu'au point de vue de la paléographie tous les âges et les degrés de perfection et d'imperfection se confondent, et que la calligraphie lapidaire des Géorgiens ne peut pas se classer par époques.

Je n'ai vu d'inscriptions peintes, très anciennes, qu'à Soouk-Sou, XI^e^ siècle, si je ne me suis pas trompé dans mes raisonnements; une à Dchoula ou Dchouleb, dont la date est l'an 1381, et plusieurs, dans différentes localités du pays d'Akhal-Tzikhé, où un climat plus sec et sans extrêmes offrait moins de causes d'altération. Pour l'inélégance des lettres et pour l'irrégularité des formes khoutzouri, je citerai spécialement deux inscriptions peintes et cursives à Soouk-Sou, deux en-

taillées, à Oubé et à Djroudch; mais on n'a aucun moyen d'en fixer la date.

Jusqu'à présent j'ai parlé des inscriptions murales, pour la plupart antérieures au XV^e^ siècle, de celles qui ajoutent le plus à nos connaissances historiques sur les rois et sur la Géorgie en général: je ne puis maintenant ne pas passer en revue les images et les manuscrits.

§ III.

Images des saints.

Dans le Karthli, théâtre de tant de dévastations, je ne crois pas avoir vu d'autre image évidemment ancienne que celle d'Antcha, déposée maintenant dans l'église d'Antchis-Khat, à Tiflis, et qui fut fabriquée par ordre de la reine Thamar. Je me trompe: à Ertha-Tsminda, une image a été offerte par la princesse Théodora, fille d'un atabek d'Akhal-Tzikhé, non connu, en 1250. Celle-ci est doublement intéressante, et par le personnage qu'elle nous fait connaître, et parce qu'elle nous aide à faire remonter l'origine du titre d'atabek, à Akhal-Tzikhé, plus haut qu'on ne le peut avec les indications des historiens. Sans doute de grandes raretés en ce genre ont dû être enlevées par les ennemis de la Géorgie, qui n'attachaient de prix qu'au métal et aux pierreries dont les images étaient ornées, et par les personnages distingués émigrant incessamment en Russie depuis la fin du XVII^e^ siècle. Du moins je possède la copie d'une inscription d'image remontant à la fin du XV^e^ siècle, fabriquée par les soins de l'atabek Qouarqouaré et de sa femme Anna, jusqu'ici inconnue, pour leur salut et pour celui de leurs fils kaï-Khosro et Mzédchabouc, également inconnu.

Dans le Cakheth, au contraire, notamment à Alawerd, se voient les plus riches images; mais elles n'intéressent que l'histoire de ce jeune royaume, et nulle n'est plus ancienne que le XVI^e^ siècle: par cela même, elles n'ont pas tant de valeur, comme documents, l'histoire moderne étant mieux connue.

J'ai également indiqué l'usage que l'on peut faire de quelques renseignements des images d'Ilori et des monastères de

Khophi et de Tzaïch. Grâce à sa position éloignée et à la nature de son sol, la Mingrélie est en effet le plus précieux dépôt d'images anciennes, pillées ou sauvées par les dadians de la première dynastie, qui, depuis lors, ne les ont pas laissé sortir de leurs mains. Excepté les images déposées à Gélath: celle d'Atsqour, remontant traditionnellement à la prédication de Saint-André; de Khakhoul, embellie par les victoires de Dimitri 1er et de Thamar; de Bidchwinta, dont l'origine n'est pas connue; du Sauveur, réparée par Narin-David, fils de Rousoudan; excepté, dis-je, ces antiques objets de la vénération des Géorgiens, nulle part on ne trouve, plus qu'en Mingrélie, des images que l'on puisse appeler historiques. A Khoni, à Tzaïch, à Khophi, à Kotzkher, à Tsalendjikha, à Zougdid, presque dans chaque église, si mince que soit le village, on voit des peintures de saints, enrichies de pierres précieuses, sur le dos desquelles des lames d'argent, labourées par un grossier burin, transmettent au lecteur curieux les détails les plus intimes de l'histoire des dadians, depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours.

J'ai dit comment il est possible de construire la plus ancienne généalogie de ces puissants feudataires, qui se donnent les titres de dadians, de gouriels et même de rois, dans leurs épitaphes, dans tous les documents émanés de leur chancellerie, et cela au moyen des peintures murales de Bédia, de Martwil, de Tsalendjikha, de Khophi; comment il est possible, avec ces matériaux, de les rendre plus complètes qu'avec les textes imparfaits qui les concernent. Mais ce qui n'est pas connu, c'est que l'histoire particulière d'une moitié du XVIIe siècle, représentée par le long règne de Léwan II, 1611 — 1658, est pour ainsi dire tracée de sa main sur les images dont j'ai indiqué plus haut les localités. Ainsi ses victoires sur les Aphkhaz, vers l'an 1628; sur les rois d'Iméreth, en 1636 et années suivantes; les détails ignorés de la mort de ses père et grand-père, sont consignés sur les images dont je parle et accompagnés de donations rédigées dans le style le plus curieux. Là on rencontre une quantité d'expressions locales, dont le sens nous échappe, de dates précises, qu'on ne trouverait nulle part. La collection de ces inscriptions fut faite,

il y a quelques années, par le prince régnant aujourd'hui, David-Dadian, grand amateur d'archéologie. Je les ai vérifiées sur place et j'espère, en les livrant au public, lui fournir des matériaux non moins piquants que neufs et multipliés.

Les images du Letchkhoum, du Souaneth mingrélien et du Radcha, servent peu pour l'histoire générale de la Géorgie, hormis celles d'Etzer, citée plus haut et de Phaqi, où il est question d'un roi Giorgi incertain. Toutefois elles laissent deviner, par la rédaction de leurs légendes, de quelle espèce d'autonomie, mêlée de théocratie, jouissaient les populations des hautes vallées de l'Engour, de la Tzkhénis-Tsqal et du Rion. Au lieu du nom des souverains sous lesquels elles furent fabriquées, on y trouve ordinairement l'indication des familles ou des communes, des maires et des curés qui les ont offertes, ou sous l'autorité desquels elles ont été fabriquées, enfin des seigneurs, inconnus pour la plupart du temps, sous lesquels elles furent déposées dans les églises: par-là on comprend la méfiance jalouse qui en surveille la conservation, puisqu'elles sont la propriété collective de familles encore existantes, de communes et de villages entiers.

§ IV.

Manuscrits et chartes.

Il me reste à parler des manuscrits et des chartes. Parmi les nombreux ouvrages géorgiens et arméniens que j'ai eu l'occasion d'examiner, je signalerai d'abord les plus anciens, puis les plus importants par leur contenu.

La question de l'antiquité des manuscrits n'est pas toujours une théorie oiseuse, une spéculation n'intéressant que la paléographie, l'élément le plus simple des recherches de l'érudition. C'est presque un axiome, que plus les manuscrits sont anciens, plus le texte qu'ils renferment est pur et correct; et d'ailleurs, grâce aux habitudes invariables et universelles des copistes, les notes et mémento déposés par eux sur les marges et dans les blancs fournissent toujours des renseignements historiques qu'il serait inutile de chercher ailleurs. Ainsi les

bonnes leçons et les notes font tout le prix de ces vénérables monuments d'un autre âge.

Comme les Latins et les Grecs ont eu leurs manuscrits en lettres onciales, si appréciés, si recherchés des connaisseurs, chez les Géorgiens on trouve également, non toutefois en grand nombre, des manuscrits en parchemin, entièrement écrits en lettres capitales de l'alphabeth ecclésiastique ou khoutzouri, qui sont, je n'en doute pas, d'une haute antiquité. Avant mon voyage, j'en avais vu deux de cette espèce: un palimpseste, d'histoire ecclésiastique, au Musée de notre Académie, et un bel Evangile in-4°, dans la bibliothèque des Mékhitharistes de Venise: tous deux sans date. En Géorgie même j'ai eu le bonheur d'en rencontrer une dixaine. Voici les plus beaux manuscrits qui me soient passés par les mains.

a) Un gros et magnifique volume in-4°, malheureusement incomplet, que M^gr^ l'Exarque Isidore a fait apporter du Souaneth, par le prêtre Kouthathéladzé, contenant 63 pièces intéressantes, et notamment une Vie de S. Abo, martyrisé vers l'an 786. Cette Biographie, morceau très intéressant pour l'histoire des Khazars au VIII^e^ siècle, et quelques notes çà et là disséminées, seront fort utiles comme indications sur plusieurs points douteux. Comme le manuscrit, d'après mon opinion, doit être postérieur tout au plus de deux siècles aux événements, il est raisonnable de conclure que le texte en est très authentique: ainsi quand le Biographe de S. Abo parle d'un catholicos Samouel, historiquement inconnu, qui l'engagea à écrire cette narration, on peut hardiment conclure à l'existence dudit catholicos, à la fin du VIII^e^ siècle. Quand il nous dit que S.-Abo, pour aller de Géorgie chez les Khazars, passa par le défilé de *Darialan*, il semble facile de reconnaître dans ce nom la vraie forme du nom de Dariel ou Darial, ayant la même signification en persan que l'arabe *Bab-Allan*, Porte des Alains; car le manuscrit est tout entier en lettres capitales, qui ne permettent nullement de confondre un caractère avec l'autre, et qui par conséquent excluent toutes les variantes du khoutzouri cursif et du caractère vulgaire. Enfin quand un des lecteurs ou le copiste lui-même recom-

mande à Dieu le *Mamphal* Ioané Mtbéwar, il confirme du même coup qu'au X^e^ ou XI^e^ siècle le titre de *Mamphal*, dynaste, resté jusqu'à ce jour inexpliqué dans l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, subsistait réellement en Géorgie, et que la ville ou forteresse de Tbeth, dans le Clardjeth, avait ses seigneurs particuliers.

b) J'ai fait ressortir plus haut la valeur littéraire du manuscrit des Evangiles, de Djroudch, copié en 156 du cycle pascal, 6540 du monde, ou 936 de J. C., sous le roi Soumbat; *c*) des beaux manuscrits de Gélath, copiés en 267 du cycle, ou 1047 de J. C.; *d*) en 268 du cycle, 6510 du monde, ou 1048 de notre ère; *e*) et en 273 — 1053; *f*) enfin de celui de Catzkh, aujourd'hui à Alawerd, copié en 279 — 1059.

g) Dans la collection de David-Dadian, j'ai vu plusieurs manuscrits en lettres capitales, incomplets, sans dates ni notes qui puissent en faire connaître l'âge; quelques feuillets d'un Evangile copié en 6638 du monde, au temps du roi Bagrat et de la reine Mariam, par Ilarion, évêque d'Ichkhan: l'année pascale manque, mais ce doit être l'an 254.

h) A Chio-Mghwimé, un autre Evangile porte la date pascale 490 — 6804 du monde;

i) là même, une Explication de l'Apocalypse, écrite au temps de la révolte de Sclérus, en 198 — 6582, ou 978 de J.-C.;

j) à Mtzkhétha, un vieux Dzilis-Piri est daté de l'année pascale 453, 6837 du monde, suivant le comput géorgien, 6741 d'après celui des Grecs.

k) D'autre part le Musée de l'Académie possède trois manuscrits datés: l'un, de 260 — 6624 ou 1040 de J. C., sous l'empereur Michel et sous Bagrat, couropalate de Géorgie; *l*) un second, copié sous les mêmes souverains, en 258—1038 de J. C.; *m*) un troisième, en 269 — 1049.

Malheureusement la plupart de ces vieux livres sont incomplets et conséquemment on n'y trouve ni date, ni le mémento du copiste; mais le peu de faits que je viens de citer

suffisent pour pour nous révéler ce point curieux, que les Géorgiens, en adoptant le cycle pascal et l'ère mondaine, car les dates chrétiennes ne paraissent que sur les monuments les plus modernes, faisaient indifféremment usage de deux computs: le leur, qui est censé commencer 96 ans avant la création du monde, et celui des Grecs. A la date *j*) qui est la plus clairement exprimée, se rattachent les manuscrits *b*) *g*) *i*), l'inscription peinte de Soouk-Sou et le manuscrit *k*), avec une erreur manifeste de 20 ans. Au moyen de ces exemples nous sommes donc suffisamment édifiés sur l'ancien comput original des Géorgiens.

En fait de nouveautés, de livres qui me fussent jusqu'à présent inconnus, j'ai trouvé: à Kistaour, chez le prince David Eristof, le roman Babaramiani; à Tiflis, plusieurs ouvrages de littérature légère, mais modernes, et chez le prince David-Dadian, une histoire en vers du fameux Léwan-Dadian, incomplète, ainsi que la seconde partie du voyage de Soulkhan-Saba, dans l'occident de l'Europe. D'autres ouvrages saillants me sont tombés entre les mains: *a*) *b*) deux romans arméniens, dont j'ignorais jusqu'au nom: l'Histoire de Joseph et de son épouse Asaneth, ainsi que celle de Hovasaph et Baralam. Le 1er est attribué à S.-Ephrem; je n'ai pas eu le temps d'achever la lecture du second; *c*) l'original arménien de la seconde partie du Code géorgien, Recueil de lois ecclésiastiques, par Mékhithar Goch, mort au commencement du XIII^{e} siècle; *d*) le Condac ou recueil de documents relatifs au couvent arménien d'Hohanavank, très intéressant pour l'histoire de la Géorgie au XVI^{e} siècle; *e*) l'historien arménien *inédit*, et qui jusqu'à ce jour n'était connu que de nom, Sébéos, qui a raconté les campagnes d'Héraclius en Asie, au VII^{e} siècle, et qui était contemporain des faits; *f*) vraisemblablement une des premières copies de l'Abrégé arménien des Annales géorgiennes, jusqu'en 1125, copie qui ne peut être plus moderne que l'an 1311, et qui est un ouvrage capital pour l'histoire de Géorgie.

Quant aux chartes, la plus ancienne que j'aie vue à Tiflis, et que je connaisse, est une copie, paraissant authentique, d'un document de l'an 1020 de J. C. Les résultats, très nom-

breux, que l'on peut tirer des pièces déposées au Comptoir synodal de Tiflis, ne se prêtent pas à une analyse abrégée, et sont déjà passés en revue dans un mémoire spécial, imprimé dans notre Bulletin.

En terminant cet aperçu, bien sommaire, de mes travaux en Géorgie, je prends la liberté de faire observer, qu'il ne contient que des faits saillants et absolument neufs, fruits de mes recherches personnelles, avec les seuls éclaircissements strictement nécessaires pour les rattacher aux faits anciennement connus. Quant aux détails, j'ai dû les écarter.

(Tiré du *Bullet. hist.-phil. T. VII. No.* 8 *et* 10.)